

nerseits durch das Material selber bedingt, das während seiner Laufzeit das Erscheinungsbild ändert und unvergleichlich viel weniger standardisiert ist als etwa die Terra Sigillata, sowohl formal als auch in der Oberflächenbehandlung. Andererseits führte der unterschiedliche Forschungsstand in den verschiedenen Arbeits- und Sprachgebieten zu Begriffsverwirrungen, die nicht leicht zu entflechten sind. Dieser Klärung widmet sich die anzuzeigende Schrift in verdienstvoller Weise.

Die zehn Beiträge sind in die übergeordneten Kapitel Produktion, Archäometrie, Absatzgebiete und Chronologie gegliedert; Einleitung und Zusammenschau flankieren sie, die Diskussionsprotokolle sind den Kapiteln zugeordnet. Das Gebiet, das in den Aufsätzen angesprochen wird, reicht von Lezoux über Ostfrankreich bis in das Rheinland (betreffend Produktionsstätten), nach Nordfrankreich und in das Schweizer Mittelland (Fragen der Verbreitung); an ausgewählten Punkten in der Germania Inferior und in Gallien (besonders Lyon) werden die chronologischen Probleme exemplarisch erläutert.

Ph. Bet und D. Gras behandeln die «parois fines et céramique métallescente» von Lezoux; sie heben hervor, dass beide Warengruppen im Gesamtbestand der rutenischen Sigillatametropole marginal sind – nach Erfahrung mit Schweizer Fundplätzen muss aber doch zeitweise ein überregionaler Handel bestanden haben.

Die Werkstätten im Burgund, in der Franche-Comté, in Ostfrankreich und im Rheingebiet (einschliesslich der Wetterau) werden in einem einheitlichen Katalogschema von M. Joly und F. Vilvorder aufgelistet, mit Formeninventar und Bibliographie. Die konzise Form ist vorbildlich und sollte für weitere Gebiete benutzt werden! Da so wichtige Zentren wie Jaulges-Villiers-Vineux, Gueugnon, Avocourt, Köln oder Trier, um nur einige der insgesamt 41 angesprochenen Ateliers aufzuzählen, in diesem Katalog erfasst sind, erhalten die zwei Beiträge einen handbuchartigen Stellenwert für diesen Produktionszweig in den erfassten Gegenden.

Grundlegend ist auch die Vorlage und Diskussion zu mineralogischen und geochemischen Analysen von Glanztonkeramik von A. Bocquet (Zusammenfassung einer Diss. Universität Louvain-la-Neuve). Proben aus den Produktionsstätten von Köln, Trier, aus den Argonnen und von Lezoux dienten dazu, Referenzgruppen zu bilden, um in einem weiteren Schritt Herkunftsbestimmungen zu ermöglichen und damit Absatzgebiete abzustecken.

«Consommation et diffusion» sind denn auch in einem weiteren Kapitel das Thema, dem sich R.P. Symonds, J.-F. Geoffroy und C. Schucany für Nordgallien, Bavaï und das Schweizer Mittelland widmen. In ausgewählten Keramikinventaren wird die Glanztonkeramik auf ihre Herkunft hin überprüft (nach archäologischen Kriterien), in Relation zur einheimischen Produktion und damit in den Kreis des Benutzers gestellt. Für das Schweizer Mittelland hebt C. Schucany die Dominanz der einheimischen Produktion hervor, die in der späteren mittleren Kaiserzeit zunehmend an Bedeutung gewinnt; die Importe beschränken sich auf wenige Stücke, meist aus dem Rheinland (etwa Trierer Spruchbecher).

In den drei Beiträgen zur Chronologie (X. Deru, A. Desbat/C. Godard, Cl. Massart) wird immer wieder auf die Schwierigkeiten hingewiesen, eine präzisere zeitliche Gliederung abzusichern. Grundsätzlich ist zu bedenken, dass die hauptsächliche Produktion der Glanztonkeramik in einem Zeitabschnitt liegt, in dem die formale Entwicklung bereits viel langsamer abläuft als am Beginn der römischen Kaiserzeit. Damit sind einer Feinchronologie Grenzen gesetzt, die auch mit scharfsinniger archäologischer Argumentation nicht zu überbrücken sind. Der eingeschlagene Weg, mit geschlossenen Ensembles (z. B. Grab-

inventaren) zu arbeiten, ist sicher der beste Weg, die vorhandenen Möglichkeiten auszuschöpfen.

Es ist das Verdienst der Kolloquiumsveranstalter, wenn der Band, zusammengesetzt aus Einzelbeiträgen verschiedener Herkunft, ein inhaltlich einheitliches Gepräge erhalten hat. Der Zugang zu der nicht einfachen Materie wird damit erleichtert.

Katrin Roth-Rubi

Noël Coye, *La préhistoire en parole et en acte. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique, 1830–1950*. L'Harmattan. Paris 1997. 352 p., 30 fig., 18 tableaux, index.

Depuis quelques années, on observe en France le développement considérable des recherches sur l'histoire de l'archéologie. D'origines très diverses et poursuivant des objectifs variés, ces recherches ont su profiter de l'éclatement récent de la pratique historiographique pour opérer un renouvellement des angles d'analyse. A la classique histoire des idées sont ainsi venues s'ajouter des approches qui relèvent entre autres de l'histoire sociale des sciences, de la sociologie de la connaissance scientifique, ou encore de l'anthropologie structurale. Et leurs auteurs, qu'ils soient préhistoriens ou non, ont pu tirer parti d'une intensification des études sur l'histoire des sciences humaines en général. Contrairement aux anciennes histoires disciplinaires, qui reconstruisaient dans le passé l'unité factice d'un objet d'étude préhistorique, ces travaux tiennent donc compte des rapports complexes et souvent ambigus que l'étude sur les débuts de l'humanité a entretenus avec d'autres champs disciplinaires, aujourd'hui strictement délimités et très éloignés, ainsi qu'avec des domaines de savoir désormais disparus ou discrédités.

L'ouvrage de Noël Coye, qui privilégie une lecture épistémologique de la pratique de l'archéologie préhistorique, des premières interrogations sur le passé obscur de l'humanité jusqu'à la naissance, au milieu du XX^e siècle, des grandes écoles de Bordes et de Leroi-Gourhan, participe pleinement à cet enrichissement des approches. On notera que même si cet ouvrage est centré sur l'histoire des recherches en France, il prend également en considération les travaux des archéologues étrangers, à travers, du moins, l'écho que ces travaux rencontraient alors en France. Cette échelle d'analyse se justifie d'autant plus que dès les années 1860, l'étude de la préhistoire pouvait s'appuyer sur une structuration internationale efficiente. D'autre part, contrairement à la quasi-totalité des études récentes en histoire de la préhistoire, qui se limitent à la question de l'«homme fossile» et aux recherches paléolithiques, l'ouvrage de Noël Coye traite largement du volet protohistorique, et s'attarde particulièrement sur la problématique lacustre, envisagée avant tout dans le cadre des recherches néolithiques.

De manière générale, si Noël Coye tient compte des aspects proprement historiques de la pratique scientifique, son étude se concentre cependant sur l'analyse du discours archéologique. Il envisage donc toujours la logique interne des constructions théoriques, en accordant une large place aux textes originaux, et en particulier aux débats contradictoires qui opposaient les auteurs de l'époque. Cette approche le conduit à une analyse particulièrement novatrice de certaines problématiques, parmi lesquelles on relèvera en particulier: la question de l'homme primordial dans les savoirs anciens (littéraire, philosophique, mythologique et «folklorique»); la place des antiquaires et des Celtomanes dans la construction d'un objet d'étude préhistorique; l'«égarement méthodologique» des recherches néolithiques dans le dernier tiers du XIX^e siècle, à l'origine du célèbre «hiatus»; la refonte méthodologique des études préhistoriques du début du XX^e siècle, avec ses répercussions sur les techniques de fouille.

L'étude de Noël Coye s'organise autour de trois niveaux d'analyse: 1.– l'acquisition et la perception du document archéologique; 2.– l'intégration de ces documents dans des schémas explicatifs; 3.– le stade de la théorisation, ou l'insertion des bases objectives de la connaissance dans les cadres de pensée.

En fait, on voit qu'on ne peut opposer une phase d'observation, objective, à une phase plus conjecturale de théorisation. Pour reprendre les termes de l'auteur (p. 288), l'ensemble du discours apparaît comme une construction théorique dont la validité dépend en réalité de sa cohérence interne et de son adéquation à un système de pensée. Un «fait archéologique» n'est donc avant tout qu'une idée: «à la base des constructions théoriques des préhistoriens se place non pas le document archéologique mais la signification qui lui est accordée et qui peut seule le rendre visible et intelligible.» Cette conclusion pourrait paraître banale; elle est pourtant démontrée ici avec un soin et une rigueur implacables. Et surtout, Noël Coye, après avoir défini trois grandes significations (fonctionnelle, ethnique et chronologique) conférées, au cours de l'histoire de la recherche, au document archéologique, établit que si chacune de ces significations amorce l'élaboration d'un schéma explicatif, elle ne peut en fixer les limites ou en définir strictement le contenu. Ainsi, par exemple, la signification ethnique accordée au phénomène mégalithique n'enferme-t-elle pas nécessairement ce programme de recherche dans les limites du diffusionnisme; de même, la lecture chronologique du document archéologique ne mène pas toujours ses partisans au paradigme évolutionniste.

En fin de compte, l'auteur peut donc rejeter avec fermeté une idée reçue solidement ancrée dans la tradition historiographique, selon laquelle les études protohistoriques, tributaires des sciences humaines et historiques, seraient conditionnées à une approche ethnique et fonctionnelle des documents archéologiques, alors que les études préhistoriques (paléolithiques) auraient été, pour leur part, strictement confinées à une approche chronologique, du fait de leur ascendance prétendument naturaliste.

Des significations distinctes attribuées au document archéologique, exclusives en apparence à un moment de l'histoire de la recherche, peuvent en effet se voir réconciliées postérieurement; elles peuvent même être à l'origine de programmes de recherche tout à fait similaires. On ne peut par conséquent établir de rapport nécessaire entre l'objet d'étude et l'approche de l'archéologue, pas plus qu'entre cette approche et le modèle explicatif auquel elle aboutit. D'une certaine manière, le constat est rassurant, puisqu'il atteste la liberté intellectuelle de l'archéologue, qui n'est limitée que par les exigences de la logique...

Noël Coye engage enfin, en guise d'épilogue, une réflexion lucide et pénétrante sur la fonction de l'historiographie «tradi-

tionnelle» de l'archéologie. De fait, notre discipline se caractérise par une production inépuisable de textes généralement introductifs, à prétention historique, dont la fonction n'est toutefois que légitimatrice. Les auteurs s'y attachent, par une étude rétrospective sommaire, à retrouver des prédécesseurs à leurs propres travaux, ayant soit étudié les mêmes objets, employé les mêmes méthodes, ou tenu le même discours. Dans une telle perspective, il ne leur est pas difficile de façonner le mirage d'une cumulativité du savoir, pourtant largement invalidée par l'histoire des sciences. Car en faisant fi de l'arrière-plan théorique des travaux des «précurseurs» qu'ils s'inventent, ces historiens amateurs juxtaposent artificiellement et accommodent à leur guise des éléments démembrés du passé, auxquels ils confèrent ainsi un sens peu conforme à celui qui était le leur à l'origine.

Noël Coye récuse donc l'utilité prétendue de cette historiographie complaisante, qui ne sert qu'à rassurer les archéologues actuels. Celle-ci ne parvient en effet qu'à conforter les erreurs du passé, en donnant l'illusion d'une continuité historique de la pratique disciplinaire et d'une progression régulière des connaissances archéologiques.

Pour être véritablement «utile», ou plutôt efficace, l'histoire de la discipline doit au contraire postuler l'étrangeté de son objet, en déconnexion totale avec les interrogations actuelles de l'archéologie. Elle permet ainsi de déceler la présence, dans l'archéologie moderne, d'éléments périmés hérités du passé. Et surtout, une telle démarche autorise à mettre en évidence certaines failles dans l'édifice théorique sur lequel reposent nos connaissances actuelles.

Bref, pour servir réellement à la profession, le travail de l'historien de l'archéologie doit d'abord se libérer de la servitude que peuvent lui imposer les préoccupations immédiates de ses collègues praticiens. C'est en effet seulement ainsi que ses résultats pourront constituer des éléments de réponse originaux, propres à être intégrés de manière constructive dans les débats théoriques de l'archéologie contemporaine.

Résumées brièvement, les thèses de l'auteur peuvent paraître d'un abord difficile; elles sont cependant toujours démontrées à partir d'exemples concrets. Cet ouvrage offre donc un accès privilégié à une réflexion épistémologique stimulante sur le discours de l'archéologue, et constitue en quelque sorte un détour historique fructueux, préalable à tout raisonnement sur l'objet et le fonctionnement de notre discipline.

Dès lors, au-delà du cercle encore étroit des archéologues qui s'intéressent à l'histoire de leur discipline, il devrait retenir l'attention de tous ceux que préoccupent les débats théoriques en archéologie.

Marc-Antoine Kaeser